

Une région alpine dans la cartographie du Moyen Age

Gioia Conta
Università degli studi di Pisa

Ce que l'homme contemple peut être représenté dans sa réalité de choses visibles, qui sont forcément limitées; la cartographie, par contre, effectuée, à travers un processus conceptuel, une reconstitution symbolique des éléments physiques et humains qui peuvent même arriver à englober le monde entier.

Bien qu'approximatives, les cartes antiques peuvent nous aider à parcourir quelques étapes de la progression accomplie par l'homme au cours des siècles dans la connaissance du paysage géographique.

La production cartographique des XIII^e et XIV^e siècles, qui marque le passage de la cartographie du haut Moyen Age à la redécouverte de Ptolémée au début du XV^e siècle grâce aux études géographiques des humanistes, a apporté une maigre contribution à la connaissance non seulement d'une région donnée, mais encore de l'Italie ou des pays d'Europe, la *tenia pars mundi* insérée dans l'œcumène tripartite extrêmement schématique.

Si on peut aisément deviner les liens qui existent entre l'histoire d'un territoire et sa représentation cartographique, il est beaucoup moins facile de les vérifier ; à plus forte raison en ce qui concerne la première phase de la cartographie où le développement de la délimitation cartographique d'une région qui témoigne d'une progression difficile et chaotique des connaissances, doit être vu, sur les mappemondes ou sur les cartes à échelle réduite, dans un contexte œcuménique.

En outre, la représentation d'une région des Alpes a des caractéristiques particulières. Bien que les territoires alpins soient, apparemment, ceux qui ont le moins de vie relationnelle, ils représentent dans la cartographie des éléments de continuité avec les régions limitrophes, mettant ainsi en évidence les liens réciproques plutôt que de constituer une limite, une barrière. Si avant la fin du XVI^e siècle les répartitions politiques

n'apparaissent presque jamais, la fermeture que représente la chaîne alpine est souvent, à l'aube de la cartographie, un expédient graphique pour la définition de la péninsule sur le versant nord, même si l'on sait que ce seront en grande partie les cartographes eux-mêmes qui, accentuant graphiquement le rôle de séparation des montagnes et des rivières, feront naître plus tard la fameuse théorie des «frontières naturelles».

Dans les représentations médiévales du monde, les rédacteurs suivent d'un côté l'autorité et le prestige de l'Antiquité, c'est-à-dire les témoignages littéraires des auteurs latins de l'époque impériale qui, directement ou indirectement, se sont intéressés à la géographie, et de l'autre l'influence déterminante du Christianisme. La géographie fantastique s'est beaucoup développée grâce aux innombrables légendes transmises par l'Antiquité, avec leurs représentations d'hommes et d'animaux fabuleux, auxquelles se sont ajoutés les récits liés à la Bible et en particulier à la localisation du Paradis Terrestre (1).

Les cartes œcuméniques illustrent de façon visuelle l'interprétation des textes classiques et la religion chrétienne des lettrés, qui sont d'ailleurs souvent des religieux; mais elles sont fort éloignées de la réalité géographique, étant centrées sur la représentation de Jérusalem.

Les rapports de dimensions et de distances sont altérés, et souvent annulés, sur les deux mappemondes les plus connues, qui servaient alors de retables: celles d'Ebtorf et d'Hereford.

La première, qui prend son nom de l'abbaye bénédictine d'Ebtorf près d'Ûzen en Basse-Saxe, dessinée sur trente planches en pergament d'un diamètre de 3m58-3m56, y fut découverte en 1830 et fut détruite en 1943, lors d'un bombardement sur Hanovre où elle était conservée depuis 1845 à la Société d'Histoire.

Cette mappemonde fut très certainement réalisée, autour de 1235-1239, à l'endroit même où elle fut exposée dès ses origines, comme en témoigne la connaissance particulière de la région, si l'on accepte l'hypothèse que son rédacteur, d'après les études les plus récentes qui se basent sur des témoignages contemporains, fut un professeur de droit canon, l'anglais Gervaise de Tilbury (1150-1239 env.). A partir de 1223 (ou de 1235), il s'installa à Ebtorf, où il fut probablement nommé prévôt de l'abbaye, après une intense vie d'études passée entre Bologne, la cour normande de Guillaume II de Sicile et celle d'Othon IV et de son neveu Othon de Lunebourg. Il est possible, selon certains spécialistes, que Gervaise ait été relayé par un moine du couvent Saint-Michel de Lunebourg qui, au XII^e siècle déjà, était un important centre culturel et qui est particulièrement mis en relief sur cette carte (2).

De par sa forme et ses contenus, cette mappemonde représente un témoignage emblématique du climat culturel et éthique de la production cartographique du Moyen Age, ainsi que de ses conceptions géographiques: le Christ tout-puissant, représenté de façon à dominer l'ensemble du monde divisé en trois parties par la Mer Méditerranée, donne l'orientation avec sa tête placée à l'extrémité est, ses pieds à l'extrémité ouest et ses deux mains aux extrémités nord et sud, Jérusalem se trouvant au centre. Son iconographie représente une somme du savoir médiéval, avec les très nombreux habitats indiqués par des châteaux et des tours, avec les éléments géographiques caractérisés par une recherche du dessin, avec les épisodes historiques et religieux les plus marquants, avec les mythes propres à l'imaginaire médiéval; elle est étoffée par les nombreuses légendes que Gervaise de Tilbury, auteur des *Otia imperialia* (1211), un ouvrage d'histoire qui connut un grand succès jusqu'au XV^e siècle, tire en partie des *Etymologies* (livres XII et XIV) d'Isidore de Séville et en partie des auteurs qui influencèrent le plus la cartographie médiévale, à savoir Solin, Honorius d'Autun, Adam de Brême, Horace. Pour les villes, qui sont à coup sûr les éléments dominants du dessin, représentées par des châteaux diversement esquissés, avec une ou plusieurs portes et des créneaux, et pour la division

en provinces, l'auteur utilise le *Catalogus. Provinciarum Italiae* du VII^{ème} siècle après J.C.; il s'inspire également de sources contemporaines et montre une bonne connaissance de l'Europe centrale surtout, écrivant en allemand à côté du latin.

L'Italie, en forme de triangle rectangle dont les cotés sont formés par les côtes de l'Adriatique et de la Mer Tyrrhénienne, a la chaîne des Alpes pour hypoténuse. Comme c'est généralement le cas pour les reliefs, elle est dessinée en lignes sinueuses jaune-rouge réunies en faisceaux. A peu près au centre de la chaîne qui, de la côte ligure, arrive à l'est jusqu'à la ville de *Clemum* (Gemona) avec une courbe accentuée entre elle et une seconde chaîne de montagnes parallèle, on trouve une rivière et trois villes. Dans cette région ceinte sur trois côtés par les montagnes, on reconnaît la *terra inter montes* qui, entre la fin du XII^{ème} siècle et le début du XIII^{ème}, a connu d'importants changements de pouvoir qui porteront, vers le milieu du siècle, à la domination de la maison des Tyrol.

Les Alpes n'y sont pas indiquées par leur nom; à l'endroit où le Pô prend sa source, on trouve le nom d'*Apennini montes*; à l'extrémité est de l'arc alpin, là où la chaîne bifurque, naît, directement de la montagne, une longue rivière représentée, comme le sont généralement les rivières, par deux lignes parallèles, tandis qu'à l'extrémité ouest, toujours au sud de l'arc alpin, à peu près à la hauteur de la ville de *Curia* (Coire, Chur) et à l'est d'elle, on reconnaît la source d'une rivière, elle aussi sans nom et indiquée par un petit cercle, qui, au bout d'un court trajet, se jette dans la rivière qui coule du nord au nord-est. Mais on pourrait l'interpréter différemment et penser que c'est la rivière dont la source se trouve à l'ouest qui reçoit sur sa gauche, comme affluent, la rivière au long cours. Dans le premier cas, il s'agirait de l'Adige qui, après avoir reçu son affluent (l'Isarco?), arrose *Verona civitas* (Vérone), *Maistris oppidum* (Mestre) et se jette dans l'Adriatique près de *Venitia civitas* (Venise). Dans le second cas, ce serait l'Adige qui naîtrait près de Coire et recevrait l'Isarco. Mais aucune de ces deux solutions n'est satisfaisante car, dans le premier cas, la position de son principal affluent et celle de la ville plus au nord qu'arrose l'Isarco est fautive, tandis que dans le deuxième cas se trouverait sur ce dernier une ville qui se trouve au contraire sur l'Adige.

Au nord de la chaîne des Alpes naissent sept rivières, dont l'*in* (Inn) qui, avec le *Salis* (Salzach) entoure *Urbs Salis quae et Limanum (luvasus) dicitur* (Salzburg) adossée à la montagne; à l'est, comprise elle aussi entre deux rivières, se trouve *Augusta* (Augsbourg) et *Curia*, l'ancienne capitale des deux Rhéties.

La longue rivière située entre les deux chaînes de montagne coule dans une ample vallée où se trouvent trois villes munies de tours, à savoir *Triventina civitas* (Trente), la ville la plus importante de la haute vallée de l'Adige et siège de l'évêché, une autre sans nom et, au-delà d'une petite chaîne transversale, *Brixia civitas*. Il s'agit très certainement de Bressanone (3) où, dans la seconde moitié du X^{ème} siècle, fut transféré, de Sabiona, le siège de l'archevêché et dont le premier nom de *Prihsna* fut très vite latinisé en *Prixina-Brixina* (4). Sa présence à côté de Trente a sans aucun doute une grande importance dans la distribution géographique du pouvoir ecclésiastique et politique de l'époque: ces deux principautés épiscopales sont toutes deux nées avec les grandes donations impériales du XI^{ème} siècle, qui établissent les limites des droits de comté. Ces deux villes, entourées de remparts et lieux de marchés (5), sont situées le long de l'axe le plus important reliant l'Italie à l'Allemagne.

Entre ces deux villes, la ville marchande de Bolzano a une signification particulière dans le parcours transalpin: située près du confluent de l'Isarco et de l'Adige (828: *Bauzano*; 975: *in Pauzana valle, que lingua Teutisca Pozana*; 1062: *Bozen*; 1223: *in Bolzano*), elle fut promue par l'évêque de Trente Uldaric, après la donation du comté de Bolzano par l'empereur Conrad en 1027 (6); dans ce centre vinicole connu dès le milieu du XII^{ème}

siècle (comme le montre bien Bruno Andreolli dans l'exposé préparé pour ces actes), il faut sans aucun doute reconnaître la ville sans nom indiquée sur la mappemonde d'Ebstorf.

D'autre part, l'identification de ces trois villes ne correspond pas à celle de la seule rivière le long de laquelle elles sont représentées sur la mappemonde, car celle qui arrose Bressanone n'est certainement pas celle de Trente et *vice versa*. Compte tenu des gros problèmes que pose parfois cette carte dans l'identification de régions entières, ou à cause de l'omission de certaines autres, et compte tenu également que le territoire en question fait par contre l'objet d'une description fiable, comme nous le verrons plus loin, l'identité de cette rivière ne nous paraît pas avoir beaucoup d'importance ici: par ailleurs, il était extrêmement difficile pour les habitants de la région comme pour les voyageurs, et donc pour les cartographes, d'avoir une idée claire du cours d'une longue rivière et de ses affluents et du tracé reconnaissable et ininterrompu du bassin fluvial, au nord et au sud de la cuvette de Bolzano, de l'Isarco et de l'Adige (7). Si, en effet, Strabon, au I^{er} siècle après J.C., pensait que l'Adige était un affluent de l'Isarco (8), au milieu du XV^e siècle, sur la carte de l'Allemagne dite du Grand Ptolémée d'Enrico Martello, la Rienz constitue le cours supérieur de l'Isarco (9). L'hypothèse la plus crédible cependant, c'est que c'est bien l'Adige (10) qui est dessiné sur cette mappemonde, si l'on tient compte que la ville la plus importante représentée sur cette carte est Trente, qui donnait alors son nom à la région du Haut-Adige, à savoir *vallis Tridentina* (11), avant l'utilisation, à partir du début du XII^{ème} siècle, du nom de *provincia Athesina*, puis, vers le XIV^{ème} siècle, de territoire *an der Etsch* (12).

Pour en revenir à la mappemonde, en ce qui concerne le relief dessiné transversalement au cours de la rivière et à la chaîne de montagnes au sud, avec un trait plus simplifié par rapport aux traits sinueux utilisés habituellement, et adossé à la vignette correspondant à Bolzano, sa présence témoigne à coup sûr d'une connaissance de la région qui n'a rien de superficielle: il souligne une césure, un obstacle montagneux qui obstrue le parcours de la vallée, plus qu'une délinéation générale et symbolique caractérisant un relief important. Il s'agit d'une montagne sans nom, pour laquelle on peut proposer plusieurs hypothèses. Si cette montagne quasiment adossée à la vignette indiquant la ville de Bolzano semble représenter le *Pausanum montem, qui nostro vocabulo Pocyn dicitur* du chanoine Vincent de Prague qui, vers le milieu du XII^{ème} siècle, vante son vin superbe (13), à l'évidence déjà internationalement connu, sa position se réfère à une zone montagneuse facilement identifiable.

D'un côté en effet, entre Bolzano et Bressanone, la vallée de l'Isarco semble se fermer dans le resserrement de Chiusa, dominée par le mont Sabiona, où se trouvait le plus ancien poste de douane de la vallée de l'Isarco, la *clusa de Sabione*, mentionnée dès 1027 (14); de l'autre, à une époque imprécise le long du tracé de la route menant au Brenner, qui avait été le col le plus fréquenté dans la partie est des Alpes dès les premiers siècles de notre ère (15), au nord de Bolzano, des éboulis avaient obstrué la route qui longeait la gorge de la rivière. Il avait fallu faire une déviation par le haut-plateau du Renon, à plus de 1100 mètres d'altitude. La route parcourant la vallée de l'Isarco entre Cardano et Colma (*pei del Eysack, zwischen Bolzen und Trostperch*) ne sera réouverte qu'en 1314, grâce aux travaux financés par l'entrepreneur de Bolzano Heinrich Kunter. Une douane sera instituée à Colma (16).

Cette route médiévale, encore reconnaissable par endroits, reliait Bolzano à Rencio d'où partait la montée vers Collalbo, puis continuait vers Longomoso et Longostagno; après l'église romane Santa Verena, elle redescendait vers Colma dans la vallée de l'Isarco.

Le tracé de cette route est d'ailleurs attesté par les itinéraires de voyage, entre autres ceux des passages très détaillés des empereurs allemands en Italie à partir du X^e siècle et par de nombreuses attestations concernant le trafic *in monte Ritena* (17). Il s'agit

d'un segment de la route du Brenner dite aussi «route des empereurs» qui, à partir du X^e siècle, correspondait non seulement au col le plus fréquenté de la partie orientale des Alpes, grâce au fait qu'il n'y avait qu'une seule montée, ce qui, nous le savons, était un élément préférentiel dans le choix des cols jusqu'à l'époque moderne, mais aussi, avec le Grand Saint-Bernard, le *Monte Jovis* de la carte d'Ebtorf, où il apparaît avec l'un des cols des Grisons, le col du Septimer/Settimer (*Septe Mons*), à l'une des liaisons préférées entre l'Europe centrale et la plaine du Pô (18).

Il n'est pas exclu que pour Gervaise de Tilbury, l'auteur de cette mappemonde, ce soit précisément sa connaissance directe de cette région et de cette route alpine, parcourues au cours de l'un des nombreux voyages qui lui firent à plusieurs reprises traverser l'Europe, de l'Angleterre à l'Italie et à l'Allemagne, qui lui permit de dessiner une zone plutôt restreinte et d'en donner des indications géographiques et paléographiques tout à fait caractéristiques et, surtout, dignes de foi.

La seconde mappemonde, connue sous le nom d'Hereford du fait qu'elle forma, dès sa réalisation, le retable de la cathédrale de cette petite ville anglaise, a des dimensions plus réduites (134x165cm); elle est l'œuvre de Richard de Haldingham et Lafford, prévôt à Hereford entre 1276 et 1283 (19). Comme celle d'Ebtorf, qui appartient cependant à une autre tradition et avec laquelle elle a beaucoup de points communs mais aussi des différences non négligeables, se complétant en quelque sorte l'une l'autre, elle aussi s'inspire d'une carte plus ancienne, probablement de l'une de celles qui remontent à Béat de Lieben (VIII^e s.) (20). Il est possible que son auteur ait utilisé les cartes d'Henri de Mayence (1110), conservées à Oxford, mais il est certain, par exemple pour l'Italie, que les noms géographiques et la division en provinces sont encore ceux de la seconde moitié du IV^e siècle après J.C.. Il connaît Strabon, Plin, Paul Diacre, Solin, Martianus Capella et l'œuvre historique de Paul Orose (418 après J.C.), Isidore de Séville (VII^e s.), mais aussi *l'Itinerarium Antonini*, du III^e siècle après J.C. On y trouve également de nombreuses références à la Bible. Insérée dans un trapèze où, dans la partie supérieure est représentée la Résurrection au Paradis, elle montre la tripartition habituelle de l'œkoumène, avec une plus grande compression de l'Europe due à la place plus importante donnée à l'Afrique.

Dans la partie nord-est de l'Italie, la chaîne des Alpes s'étend sur trois bandes: la plus au sud est dessinée à angle droit, ici aussi comme pour fermer et délimiter une région entourée de montagnes, mais où n'est dessiné aucun élément. Des contreforts méridionaux sort l'Adige, le long duquel Vérone est représentée par une tourelle en coupole, qui se jette dans l'Adriatique entre le Timavo (*Timau*) et le Pô (*Padus fi. qui est Eridanus*). A l'ouest se trouve le *lacus Bennacus* (lac de Garde) qui, dans l'Ebtorf, n'est pas indiqué par son nom.

Liée au type de représentations médiévales des mappemondes quadrangulaires et ovales des XI^e-XIII^e siècles, dérivées à leur tour de la mappemonde du VIII^e siècle de Béat de Lieben, la mappemonde dite de Vercelli est conservée dans les Archives Capitulaires du dôme de Vercelli, où elle fut apportée, sans doute avec d'autres manuscrits, aux alentours de 1219 par le cardinal Guala Bicchieri, légat pontifical en Angleterre et grand mécène (21).

D'une réalisation beaucoup plus fruste et hâtive que les mappemondes d'Hereford et d'Ebtorf, et d'ailleurs antérieure à elles, on peut la dater entre la dernière décennie du XI^e siècle et les vingt premières années du XII^e. L'Italie y est représentée comme une poche entourée par les mers et fermée par la chaîne des Apennins, dessinée parallèlement à celle des Alpes indiquée par un motif en ruban. Entre elles coule le Pô, dans lequel se jette l'Adige qui naît dans les Alpes centrales et le long duquel, adossée à la montagne,

est représentée Vérone par l'habituel symbole à base quadrangulaire. Il manque la description de la région du centre-est des Alpes et celle de la région transalpine et germanique, comme pour mettre en avant tout l'accent sur le monde romain et chrétien.

L'expérience séculaire de la navigation en Méditerranée conduit à un type de cartographie, la cartographie nautique, très éloigné des représentations médiévales des mappemondes, dont la production se poursuit cependant jusqu'au XVI^e siècle. L'expérience millénaire et, après les croisades, l'usage de la boussole, permettent, à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, de réaliser une délimitation des dimensions géographiques d'une précision surprenante (22). On met essentiellement l'accent sur les caractères physiques et les habitats de la côte; dans ce contour, qui ressemble énormément à celui des cartes modernes, même avec ses défauts d'orientation dus au fait qu'il ne tient pas compte de la déclinaison magnétique, sont insérés, au début avec une certaine difficulté due à l'absence d'un réseau de référence, les éléments complexes de la carte chorographique. Dans les premières cartes d'Italie de la première moitié du XIV^e siècle, on se base sur un réseau hydrographique conventionnel et on utilise des sources et des matériaux de provenance diverse.

L'Italie de Fra' Paolino Minorita, jointe à la Chronique de Jordanes, datant de 1334-39, en partie inachevée, montre, dans ses contours empruntés aux cartes nautiques, son réseau hydrographique et, dans la plaine du Pô de la Vénétie, vraisemblablement reproduite à partir d'une carte partielle, également les agglomérations (23). La chaîne des Alpes constitue un massif impénétrable, ne s'ouvrant vers l'extérieur qu'à ses extrémités est et ouest; le dessin orographique se construit autour des vallées qui y pénètrent comme des tentacules. Passée Vérone, le cours de l'Adige pénètre dans une étroite vallée où sont indiquées quelques localités en direction nord-nord-est; il reçoit deux rivières dont l'une est très certainement l'Isarco.

Parmi les cartes régionales conservées, rédigées le plus souvent pour un usage administratif, politique ou militaire et qui reprennent souvent des exemplaires plus anciens, le sort a favorisé l'Angleterre (pensez à la Grande Bretagne de Matthew Paris, de 1250 environ), mais aussi l'Italie septentrionale, où l'on n'arrive cependant pas à la latitude de notre région (24).

La magnifique représentation du lac de Garde de 1383-1400, avec ses agglomérations et ses aménagements militaires, arrive en effet jusqu'à Rovereto et ne comprend donc pas le territoire plus au nord, de même que la carte plus tardive de Vérone, sur laquelle pourtant l'Adige coule pour une bonne partie au-delà de la cluse, ni la peinture du transport des navires de l'Adige au lac de Garde (25).

On ne peut que supposer qu'il y ait eu, au XIV^e siècle, des cartes à grande échelle du sud du Tyrol, même si les contacts étroits que le Tyrol entretenait avec les Marches et Venise, avec une solide tradition cartographique, pourraient faire penser à la commande d'une documentation cartographique de la part de ces princes ambitieux, grands acquéreurs de marchandises de luxe (26), parmi lesquelles pouvaient se trouver des cartes de ce type. D'ailleurs, une grande partie de la cartographie postérieure reprend, en les complétant, des cartes régionales dont la première élaboration remonte au XIV^e siècle.

A la représentation jointe au Code de fra' Paolino se rapportent, plus qu'à d'autres cartes du XIV^e siècle, celles que les humanistes florentins perfectionnèrent au cours du siècle suivant, en réunissant des cartes modernes et celles que Ptolémée avait dessinées pour la version latine de sa *Géographie*. Mais avec la redécouverte de Ptolémée, dont l'œuvre arrive à Florence pendant les premières années du XV^e siècle, s'ouvre une nouvelle phase de l'histoire de la cartographie qui va bien au-delà de nos réflexions. Il est certain que dans la grille de Ptolémée les détails corographiques peuvent difficilement

être insérés faute d'un nombre suffisant de coordonnées. Les possibilités qu'elle offre ne trouveront une utilisation concrète que beaucoup plus tard (27).

Si les intérêts des cartographes italiens se limitent au cours du XIV^e siècle, en ce qui concerne cette région, à la délinéation de l'orographie alpine et à un dessin sommaire de l'hydrographie essentiellement centré sur le cours de l'Adige, avec de rares éléments relatifs à l'habitat, c'est un allemand d'origine, philosophe et théologue, qui passa en Italie la plus grande partie de sa vie et qui s'intéressa de très près l'humanisme, le cardinal Nicolò Cusano (1401 Kues-1464 Todi), qui donna, vers le milieu du XV^e siècle, la première représentation articulée du sud du Tyrol; c'est la région qui est représentée avec le plus grand nombre de détails et de toponymes sur la carte de l'Allemagne, dont nous avons deux versions différentes: une région, celle du Haut-Adige, qu'il avait eu l'occasion de bien connaître lors des séjours et voyages qu'il y avait faits en tant qu'évêque de Bressanone (28). Il n'est d'ailleurs pas exclu que Cusano ait utilisé une ou plusieurs cartes régionales, comme en témoignerait la description extrêmement détaillée de certaines zones telles que celle de l'Oltradige, au sud-ouest de Bolzano, bien connue d'ailleurs au delà des Alpes pour ses vignobles.

C'est encore un Allemand, Erhard Etzlaub de Nüremberg, qui rédigera les deux autres cartes, un guide pour les pèlerins se rendant à Rome pour le Jubilé de 1500, et *Das sein dy lantstrassen durch das Römischreych*, une véritable carte routière qui reporte les tracés en milles des parcours traversant également le Tyrol (29). Il s'agit là de cartes qui utilisent les itinéraires et qui, comme celle de Cusano, sous-entendent un important travail de mesure, rendu possible par l'introduction du compas magnétique, pour ce qui est des directions et des distances. Elles constituent le point d'arrivée de la tradition millénaire de la carte itinéraire qui, grâce à une laborieuse collecte de données, permet au voyageur de visualiser le parcours à suivre avant même de se mettre en route, et de contrôler le trajet au fur et à mesure.

C'est très certainement le type de carte le plus répandu au Moyen Age, une typologie qui a connu une grande vogue dès l'époque romaine, à laquelle remonte la délinéation sur un même et seul rouleau de toutes les routes romaines de l'empire, de l'Espagne à l'Inde, de la Bretagne à l'Afrique. Nous ne savons pas quand et comment elle a circulé au cours des siècles qui ont suivi le IV^e siècle après J.C., ni à quand remonte l'original dont on a conservé une copie, à savoir le *Codex Vindobonensis* 324, ou *Tabula Peutingeriana* du nom de l'érudit auquel elle fut confiée en 1507, après sa découverte par l'humaniste viennois Konrad Celtes (30).

Si ce Code remonte au XII^e-XIII^e siècle, on n'en connaît pas la provenance, que Celtes n'a jamais voulu indiquer, même si la supposition la plus probable semble être, plus que la vieille hypothèse de Kolmar, celle qui voudrait la situer dans le couvent de Reichenau, prestigieux centre culturel pendant tout le Moyen Age (31), et mis particulièrement en évidence sur la mappemonde d'Ebstorf.

Comme on le sait, la *Tabula* indique, pour les parcours entre Trente et le col du Brenner compris dans l'itinéraire *Augusta Vindelicum e Verona*, les quatre stations de *Vepiteno*, *Sublabione*, *Ponte Drusi*, *Tredente*; à la place de *Pons Drusi* est mentionnée celle de *Endinae* dans l'*Itinerarium Antonini*, itinéraire écrit du III^e siècle après J.C., où est également indiquée la route *per con pendium d'Aquiliae (Littamo Sebato Vipiteno)*.

En ce qui concerne la représentation graphique, si le copiste a, à coup sur, eu quelque difficulté à reproduire exactement le dessin de l'original, qui s'étalait sur onze feuilles de pergament pour une longueur totale d'environ 7 mètres, y introduisant des oublis, des erreurs, des ajouts et des modifications dans la retranscription des noms, il n'a pas pu ne pas introduire des éléments propres au graphisme et à la cartographie

médiévales de son époque, même s'il ne nous est pas possible, sauf dans de rares cas, d'identifier avec certitude ces éléments (32). C'est pourquoi, plus que les parcours routiers et les stations le long de ces parcours, il faut surtout remarquer la délinéation de la chaîne des Alpes au moyen d'une ligne continue et d'une série de bosses de forme et de dimension quasiment identiques, rendues dans une vision de type pseudo-perspectif.

Les «dents de loup» sur une ligne droite continue se retrouvent sur certaines des cartes contemporaines dérivant de la carte de Béat, comprises entre le X^e et le XIV^e siècle; on reconnaît d'ailleurs cet idéogramme stylisé sur les mappemondes d'Ebstorf et d'Hereford. En tant que carte itinéraire, l'accent est mis sur la viabilité, et l'arc alpin lui-même ne représente pas une barrière: séparé en plusieurs groupes de montagnes, qui en indiquent le développement et l'étendue, il constitue un point de référence sans créer d'obstacle aux parcours routiers. A côté de ceux-ci est indiqué le nombre de milles séparant deux stations. *Itinerarium Antonini* porte, on le sait, la même attention particulière aux itinéraires praticables dans l'empire, mais se limite à n'en donner qu'une liste des étapes et leurs distances.

Ces deux types d'itinéraire, l'un beaucoup plus élaboré sur une base cartographique et l'autre qui n'est qu'une simple liste, pouvant aussi être illustré par des vignettes se suivant les unes les autres (33), sont très répandus au Moyen Age. Autant la cartographie des mappemondes oecuméniques est éloignée de la connaissance directe et autant voyons-nous se développer avec peine la délinéation cartographique d'une région, d'autant plus la forme de l'itinéraire répond aux exigences pratiques des nombreux voyageurs qui se déplaçaient pour des raisons diverses même sur de longues distances, marchands et artisans, pèlerins et religieux, étudiants et administrateurs.

Si les plus beaux exemples de ces itinéraires, souvent riches en détails, sont ceux pour la Terre Sainte (34), en ce qui concerne la région et l'époque qui nous intéressent ici, aucune carte itinéraire n'a été conservée. Mais nombreux sont les témoignages, qui remontent même à une époque précédente, d'une littérature de voyage où sont mentionnés ces itinéraires, soit sous forme de journal intime, comme compte rendu du voyage effectué utilisable par un groupe de personnes plus ou moins vaste, soit en une simple indication des étapes et des milles sous forme de liste, genre très répandu dont le succès continuera, sur une plus vaste échelle après l'introduction de l'imprimerie, jusqu'aux XVI^e-XVII^e siècles. Le *Railbüchlein* remonte à 1563: il s'agit d'un guide de voyage comprenant la liste des itinéraires au départ d'Augsbourg rédigé par un commerçant de cette ville (35).

D'autre part, les itinéraires de voyage peuvent constituer une source pour le cartographe, au même titre que les éléments historiques, géographiques ou d'un autre type et provenance qui enrichissent et actualisent le dessin cartographique médiéval. En tout état de cause, ils constituent un vecteur d'information, souvent le seul à cette époque, exception faite de la transmission orale, sur un territoire essentiellement vu comme une région à traverser, à parcourir, capable de donner, dans certaines limites, des renseignements sur la région. Et le sud du Tyrol, traversé sur toute sa longueur par une route transalpine qui, au cours des siècles, s'est imposée comme la principale voie de l'arc alpin du centre-est, a de ce fait hérité d'une riche histoire tout au long de son parcours (36).

De ce point de vue, l'un des témoignages de voyage les plus anciens, et l'un aussi des plus intéressants, est celui que nous a laissé Wolfger von Fria, évêque de Passau en 1191-1204 et patriarche d'Aquilée entre 1204 et 1218, grand diplomate, voyageur (il se rendit entre autre en Terre Sainte en 1197 avec Frédéric Barberousse), et administrateur avisé de ses biens (37). Ce sont en effet ses comptes et ses frais de voyage qui constituent l'élément le plus significatif des comptes rendus qui relatent dans ses carnets ses journées de voyage et les localités traversées, carnets rédigés sur huit feuilles de pergament

conservées au Musée Archéologique National de Cividale del Friuli, dans lesquels, entre autre, on trouve l'unique témoignage direct du grand lyrique médiéval Walthar von der Vogelweide, qui fut pendant un temps au service de ce grand prélat.

Dans son voyage en Italie de 1204 (Vienne-Rome-Passau), Wolfger, à l'allée, descendit par la Carinthie à Villach (*a put Villacum*), en passant les Alpes Carniques après Saifnitz (*aput Sevenich*) puis, continuant par la Val Canale, Pontebba, la vallée du torrent Fella, c'est-à-dire le fameux Canal de Fer et Chiusaforte, il arriva à Gemona (*aput Climmum*) deux jours après avoir quitté Villach. Par contre, au retour, il parcourut la vallée de l'Adige le long de la Cluse de Vérone (*aput Clusam*), Ala (*aput Ale*), Nogaredo, au nord de Rovereto (*aput Nuzdorf*), Trente (*aput Tridentum*), San Floriano (*aput sanctum Florianum*), Bolzano (*aput Bozam*); après avoir traversé le Renon et s'être arrêté à Longostagno (*Lengenstein*), il suivit la vallée de l'Isarco via Bressanone (*aput Brixiam*) et Colle Isarco (Gozzensaz) et, passant le col du Brenner, il arriva à Innsbruck (Inspruchen). Il poursuivit ensuite par Ziri (*Zirle*) et Partenkirchen (*Barthinchirchen*).

Cinq ans plus tard et suivant le même parcours, le roi Othon IV s'arrêta en 1209 à Innsbruck, à Bressanone et à Trente, comme le rapporte son chroniqueur Arnold von Liibeck (38).

Le parcours à travers la vallée de l'Adige est mentionné dans le guide plus complet du XIII^{ème} siècle à l'usage des pèlerins de l'Europe du Nord se rendant en Terre Sainte, les *Annales Stadenses* rédigés par Albert von Stade entre 1240 et 1256 sous la forme d'un dialogue (39), et dans *I'Hausbok*, un itinéraire norvégien pour Rome du début du XIV^{ème} siècle (40). Dans le premier sont mentionnés *Tarentum* (Trente), *Novum Forum* (Egna), *Francole* (Bronzolo), *Boz* (Bolzano), *Langesten* (Longostagno), *Clusa* (Chiusa), *Brixia* (Bressanone), *Stercinge* (Vipiteno), *Materi* (Matrei), *Enspruc* (Innsbruck), avec une variante de *Tervisium* (Tarvisio) *per Carnolum* (le col de Monte Croce Carnico) à travers le Pustertai (*Pusterdai*). Dans le second, en venant du nord, *Isinbriggju* (Innsbruck), *Matran* (Matrei), *Sterling* (Vipiteno), *Brixia* (Bressanone), *Kluz* (Chiusa), *Boz* (Bolzano) *Trentar* (Trente), *Bernar Kluz* (Chiusa Veronese), *Bernar* (Vérone).

La traversée des Alpes Carniques le long de la route de Villach à Gemona est la même que celle choisie par l'empereur Frédéric II (1194-1250) en 1235, puis en 1236 (41). Le chevalier Ulrich von Lichtenstein suivit le même parcours en 1227 quand, lors de sa chevauchée dévote de Venise à la frontière de la Bohême, il traversa Mestre (*Meisters*), Gemona (*Ciemun*), Chiusa (*Cluse*), Thörl (*Tor*) et Villach (*Villach*) (42).

Si l'on compare ces villes d'étape, on se rend compte que, dans la plupart des cas, elles correspondent aux descriptions des différents voyageurs, comme d'ailleurs, à la même époque, le long d'autres itinéraires. Wolfger, de passage en Ombrie et en Toscane, s'arrête avec la même régularité journalière aux endroits qu'avait fréquentés, lors de son voyage à Rome de 1253-1254, l'archevêque de Rouen Eudes Rigaud, auteur d'un journal de voyages qui s'étale sur plus de vingt-deux ans (43), ou dans ceux que mentionne, dans son itinéraire de Londres à Rome, Matthew Paris en 1252 (44). On sait, d'ailleurs, que l'on trouvait aisément de quoi se loger tout au long des routes les plus fréquentées, aussi bien dans les villes que dans les villages et même en rase campagne, et le voyageur pouvait compter sur différents types d'hébergement selon son rang (45).

Ainsi, pour en revenir à l'itinéraire parcourant la haute vallée de l'Adige, c'est-à-dire *per vallem tarentinam* selon la dénomination d'Albert von Stade, ou *Trentu Daler* dans la version de *I'Hausbok* et *vallis Tridentina* pour Otto von Freising, le plus grand historien du Moyen Age allemand (46) (c'est en effet, comme nous l'avons vu plus haut, la ville la plus importante du cours supérieur de l'Adige qui donne son nom à la région aux XII^{ème}-XIII^{ème} siècles), si l'étape que fit l'évêque Wolfger à San Floriano, entre Trente et

Bolzano, légèrement au sud d'Ebna, où se trouvait un hospice (47), et celle de Longostagno sur le haut-plateau du Renon, également mentionnée par Albert von Stade, ne nous surprennent pas, la plupart des haltes coïncident avec les agglomérations les plus importantes. Aussi bien Wolfger qu'Albert von Stade et l'*Hausbok* font étape à Vérone, Trente, Bolzano et Bressanone, qui sont justement les villes indiquées sur la mappemonde d'Ebtorf dont nous avons parlé plus haut. Il s'agissait, à l'évidence, d'un itinéraire si suivi et si connu qu'il était même inscrit dans un document cartographique de type œcuménique.

Ces éléments géographiques et d'implantation urbaine, et la place qui leur est réservée dans le contexte de l'Italie et même de l'Europe, nous permettent d'affirmer que le rédacteur à utilisé, avec les sources classiques et du haut-moyen âge connues, une documentation itinéraire récente, s'accompagnant d'une expérience directe des lieux. L'auteur de la mappemonde d'Ebtorf, Gervaise de Tilbury, se rendit souvent en Italie et, surtout, fut très proche du roi Othon IV, qu'il accompagna dans son exil au-delà des Alpes et dont les voyages en Italie à travers l'arc alpin ont été enregistrés par le chroniqueur Arnold von Lübeck qui, comme nous l'avons vu, en ce qui concerne l'été 1209 mentionne justement les mêmes lieux indiqués sur la carte.

L'intérêt pour ces données itinéraires apparaît d'ailleurs sur la mappemonde d'Ebtorf dans les rares noms inscrits sur l'arc alpin, qui se réfèrent aux cols les plus fréquentés à cette époque ou au cours du siècle précédent et qui ne l'étaient pas à l'époque romaine ni au début du Moyen Âge. Dans la chaîne centrale, en effet, le *Septe Mons* est sans aucun doute le col du Septimer qui, avec le Splügen, est la liaison la plus brève entre Coire et Chiavenna et donc entre le lac de Constance et la Lombardie; c'est par là qu'on préférerait passer au Moyen Âge, car la route était plus courte et n'avait qu'une seule montée par rapport au col du Julier, tout proche, et à celui de Maloja, au point qu'il devint, entre le IX^e et le XI^e siècle, le col des Grisons par excellence (48).

Sur le versant nord des Alpes orientales, pratiquement dans l'angle formé par cette chaîne et une autre montagne, le long de laquelle est écrite la légende *Carinthia*, on lit le nom de *Canol*; cette localité est située sur le parcours qui relie Villach et la vallée du Gail à celle du Fella à travers le comode col de Saifnitz à 800 mètres d'altitude (près duquel se trouve le village de Camporosso) (49), la Val Canale et le Canal de Fer et fait communiquer la Carinthie et le Frioul; sur la carte sont indiquées les villes de Gemona (*Clemun civitas*), Cividale, transcrite sous sa forme latine de *Forum Julii*, et Mestre placée près d'un relief qui la sépare de l'Adriatique (50).

Villacum, *Sevenich* et *Climmun*, c'est-à-dire Villach, Saifnitz et Gemona, correspondent elles aussi aux étapes suivies par l'évêque Wolfger en 1204 lors du voyage entrepris pour se rendre de Carinthie à Padoue, parcours également choisi en 1227 par Ulrich von Lichtenstein qui y ajoute *Clusa*, c'est-à-dire Chiusaforte, près de laquelle, à Resiutta, se trouvait un très ancien poste de douane.

La mappemonde d'Ebtorf documente donc, pour cette région, les agglomérations essentiellement liées aux voies de communication, à travers les deux lignes directrices de la vallée de l'Adige et de la vallée du Fella, le long desquelles se développent les communications et les relations entre les régions de la Carinthie et du Tyrol et celle de la Marche. On sait d'ailleurs que le long de la route de la vallée de l'Adige, la *strata de Ultramonte, que venit per canalem Athesis* (51), mais aussi le long des autres parcours transalpins, dont la fameuse *strata Aemannorum* qui, à travers la Pustertal, conduisait à Trévise, il n'y avait pas que les voyageurs qui y circulaient et cela pour différents motifs: elle convoyait aussi à cette époque des intérêts politiques et économiques bien précis et si dès le début du XIII^e siècle les comtes du Tyrol et les gens de Gorizia prirent activement part aux événements politiques de la Marche et de Venise et qu'en

1286 les régions du Tyrol et de la Carinthie se trouvèrent entre les mains d'un seul et unique prince, les communications, même transversales, connurent un essor particulier à la suite de la réunion de l'Autriche, de la Styrie, de la Carniole, de la Carinthie et du Tyrol sous la domination des Habsbourg.

Outre les éléments itinéraires, les comptes rendus de voyage peuvent contenir un autre type d'informations qui, sous la forme de notes descriptives ou de précisions sur l'environnement, assez rares, il est vrai, dans les textes des XIII^{ème}-XIV^{ème} siècles, témoignent d'une façon plus directe de la connaissance des lieux, à travers laquelle se dessine peu à peu l'image géographique du voyageur de l'époque et de ses éventuels lecteurs.

Si le conseil d'Albert von Stade d'éviter le Fustertal, parce que trop chère et sans grandes possibilités d'hébergement (*et sic transibis Pusterdai carissima sunt tempora et: mala hospitia*), n'est qu'une note de couleur, beaucoup plus intéressantes sont les descriptions qui, parmi toutes les difficultés du voyage, mettent en évidence l'hostilité de la montagne et de sa nature non humanisée. ...*durch unfruchtbare Gegenden, wilde Gebirge, ausgedehnte Wälder und aufschlüpfrigen Wegen* se déroule par exemple, en mars 1004, le voyage du roi Henri II et de son armée descendant d'Augsbourg, à travers le Haut-Adige, vers Rome (52). Remarques particulièrement propres à un motif littéraire, celui de l'inhospitalité de la montagne, déjà bien enraciné dans l'imaginaire des Romains et qui devait durer bien après l'époque humaniste, quand un plus vif intérêt et une nouvelle curiosité envers l'environnement nous laisseront dans la seconde moitié du XV^e siècle, avec Conrat von Grünenberg et Felix Faber, les belles pages de leur voyage à travers cette région (53).

¹ WOOWARD, 1987, p. 286-370.

² MILLER, *Mappae mundi*, V, 1896; GRIBAUDI, 1903; pour la tradition et la datation ARENTZEN, 1984, p. 138-147; KLEMP, 1986, p. 183-185;

WOOWARD, 1987, p. 307; LAGO, II, 1992, p. 105-109. L'inscription au-dessus de Lüneburg: Belmot pinxit 1284 a très certainement été ajoutée a posteriori (WOOWARD).

³ Et pas Brescia, CAPELLO, 1976, P. 41; mais déjà MILLER, 1900, p. 36 et BARTOLINI, 1922, p. 88.

⁴ VONFICHT, 1981, p. 563-569.

⁵ ROGGER, 1979, p. 177-191; pour l'urbanisme de Trente au Moyen Age, BOCCHI-ORADINI, 1983, p. 31-63.

⁶ HYE, 1991, p. 191-202.

⁷ CONTA, 1991, p. 72-73.

⁸ STRAB, IV 6.

⁹ Florence, Bibliothèque Nationale, Magliabechiano XIII 16.

¹⁰ De même MILLER, 1900, p. 34; LAGO, 1992, p. 108, pense au contraire qu'il s'agit de l'Isarco.

¹¹ OTTO VON FREISING, p. 370.

¹² RIEDMANN, 1991, p. 149-150.

¹³ RIEDMANN, 1991, p. 151-152.

¹⁴ SANTIFALLER, 1929, p. 23-24, n.18; STOLZ, 1953, p. 19.

¹⁵ Sur la fréquentation des cols du Brenner et de Resia à l'époque romaine, CONTA, 1990, p. 226-232.

¹⁶ STOLZ, 1953, p. 118-119; MUMELTER, 1984; HYE, 1987, p. 151; NÖSSING, 1986, p. 88-95; STAMPFER, 1986, p. 96-114.

¹⁷ M.G.D., 144, n. 102 (1027); HUTER, 1937, I, p. 181, n.359 (1177); 1949, II, p. 87, n. 614 (1211); SANTIFALLER, 1929, p. 138, n. 131 (1256).

- ¹⁸ HASSINGER, 1978, p. 331-335; 357-362; KELLENBENZ, 1987, p. 27-46.
¹⁹ CRONE, 1954; KLEMP, 1986, p. 290-291; WOODWARD, 1987, p. 309.
²⁰ MILLER, 1895; WOODWARD, 1987, p. 287; p. 302-303.
²¹ CAPELLO, 1976, p. 1-19.
²² CAMPBELL, 1987, p. 371-463.
²³ Rome, Biblioteca Apostolica Vaticana code Ms. Vat. Lat. 1960.
DEGENHART-SCHMITT, 1973, p. 1-137.
²⁴ HARVEY, 1987, p. 478-489.
²⁵ La première est conservée à Vérone, Biblioteca Civica: ALMAGIÀ, 1929, p. 5, pl. VII; HARVEY, 1980, p. 59, la seconde à Venise, Archivio di Stato: ALMAGIÀ, 1929, p. 11, pl. XI; HARVEY, 1987, p. 478-479. Pour la peinture illustrant l'épisode de la guerre de 1437-41 entre Milan et Venise: ALMAGIÀ, 1929, p. 9.
²⁶ RIEDMANN, 1988, p. 367.
²⁷ MILANESI, 1992, p. 38-45.
²⁸ FEUERSTEIN, 1918, p. 341-345; KINZL, 1970, p. 599-606; CONTA, c.s.
²⁹ SCHNELLBÖGL, 1966, p. 11-26.
³⁰ MILLER, 1916, p. XIII-XX; BOSIO, 1983, p. 165-172.
³¹ LIEB, 1970; WEBER, 1976, p. 9.
³² Certaines vignettes ont des caractéristiques typiquement médiévales, comme celles qu'a repérées LEVI, 1978, p. 160.
³³ Les cartes itinéraires les mieux conservées sont celles de Matthew Paris (milieu du XIIIe s.) et la carte Gough de la Grande-Bretagne (1360 env.), VAUGHAN, 1958, p. 235-250; HARVEY, 1987, p. 473, pi. 38-39; 496, pl. 40.
³⁴ NEBENZAHL, 1986; MILANESI, 1992, p. 40.
³⁵ KRÜGER, 1974; LINDGREN, 1987, p. 180-181.
³⁶ CONTA, 1996, p. 178-190.
³⁷ HEGER, 1970. Le nom d'Erla est plus correct par rapport à l'appellation plus connue d'Ellenbrechtskirchen.
³⁸ MGH, *Arnoldi chronica Slavorum*, éd. Georg Heinrich Pertz, Hannover, 1868, p. 292.
³⁹ MGH *Scriptores*, XVI, Hannover, 1858, p. 335-341; STOPANI, 1991, p. 97-108.
⁴⁰ SPRINGER, 1950, p. 102-103; STOPANI, 1991, p. 121-124.
⁴¹ RENOUEAU, 1962; STOPANI, 1991, p. 109-119. En 1220, il prit position *apuci Bozanum in prato* le long de la route qui le conduisait à Rome pour son couronnement, comme le rappelle également Giuseppe Albertoni dans ces actes.
⁴² HEGER, 1970, p. 189-191.
⁴³ LUDWIG, 1897, p. 104-109; HEGER, 1970, p. 189.
⁴⁴ VAUGAN, 1958, p. 247-250.
⁴⁵ PEYER, 1990, p. 31-215.
⁴⁶ OTTO VON FREISING, p. 370 et suiv.
⁴⁷ CONTA, 1996, p. 166-167; PERNTNER, 1996, p. 496-508.
⁴⁸ GREDIG-STEINMANN, 1992; RINGEL, 1996, p. 261-276.
⁴⁹ Une alternative légèrement plus à l'est, bien que considérée encore *insueta* en 1326, était la route de Piezzo et le col du Predil, TUCCI, 1977, p.351-355.
⁵⁰ Cet itinéraire était déjà suivi à l'époque romaine, sur le parcours Aquileia-Virunum, BOSIO, 1970, p. 149-156.
⁵¹ RIEDMANN, 1977, p. 115.
⁵² RIEDMANN, 1991, p. 151.
⁵³ GOLDFRIEDRICH, 1912, p. 14; GARBER, *Bozen in Reisebuch*, 1923; ID., *Die Reisen des Felix Faber*, 1923, p. 240-243. Pour les voyages à travers cette région aux XV^e et XVI^e siècles, CONTA, 1996, p. 181-190.